

LA GAZETTE DE LA LUCARNE

La Lucarne des Écrivains
115 rue de l'Ourcq, Paris XIX^e
tél./fax 01 40 05 91 51
courriel : lalucarne@alicepro.fr
site : <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

Le désordre nous fait vivre.
YLIPE
Textes sans paroles
le dilettante



14 novembre 2008 – 1^{re} année – N° 9
Saint-Sidoine

À la Saint-Sidoine, prends garde à ta couenne

1,50 €

Les temps sont difficiles

par Sylvie HÉROUT

EN CES TEMPS DIFFICILES
où...

Les feuilles d'automne
emportées par le vent,
En ronde monotone
tombent en tourbillonnant...

où Des milliards d'euros,
virtuels ou trébuchants,
S'escampent et s'envolent,
soufflés par le gros temps...
où Des monceaux de livres –
je parle de romans –
Faut' d'un prix ou d'un autre,
sombrent en se ramassant...

où Bientôt des gueuletons,
des cadeaux à foison
Enliseront le monde
pour cause de tradition...
je cherche où poser la prune de
mes yeux sans risquer de la voir se
dévaluer.

Les cycles de tout poil, j'en ai un
peu ma claque, alors je fais un rêve :
des bourgeons en novembre, des sans-
abri aux poches pleines, des pages
lues pour ce qu'elles disent plutôt
que pour le prix qu'affiche le ban-
deau rouge, des cadeaux offerts à qui
je veux, quand je veux...

Et s'il faut malgré tout se caler sur
un cycle, moi je vote pour Vélib.

Peut-être ne passe-t-on pas vraiment
entre les gouttes ; au moins, le nez
dans le guidon, les pieds sur les pé-
dales, un coup à gauche, un coup à
droite, on reste maître à bord et seul
responsable, sinon de son destin, du
moins de son chemin.

Et tous les chemins, nous le savons,
mènent à La Lucarne, récré des écri-
vains pour qui aime lire, écrire, conter.

Ce nom si bien trouvé nous parle
d'antan par le mot, et d'avenir par
l'image. Et modeste avec ça ! Ce n'est
pas de vitrine ni de baie qu'il s'agit,
juste d'une lucarne : « Petite fenêtre
pratiquée au haut d'un bâtiment pour
donner du jour, de l'air à l'espace qui
est sous le comble », dit *Le Robert*.
Autant dire la promesse d'une ouver-
ture, étroite peut-être mais sans limite,
sur le ciel, sur le monde, offerte à nos
regards pour nous sortir du comble.

Mais le regard de qui ? Celui que
les écrivains portent sur le monde à
travers la lucarne ? Ou celui du monde
sur les écrivains, par ladite lucarne ?

Sans doute la question est-elle vaine.
Et comme Dominique Bouhours
sur le point de mourir, nous dirons
que l'un et l'autre se dit ou se disent,
assurément.

à lire dans ce numéro

page 2
Yves Reynaud, *Discours du président
Mulligan en 2112*
Jean-Michel Platier, poème sans titre

page 3
Pierre Merle, « *A la coquille joyeuse* »
Étienne Orsini, *Si j'écrivais une biographie*

pages 4-5
LA CHRONIQUE : Claude Duneton,
Sur mon chemin, j'ai rencontré...

page 5
Dominique Hennegrave, *Portraits sons
– récits dialogués*

pages 6-7
Bruno Testa, *Une leçon de journalisme*

page 7
Paul Desalmand, *L'écriture de paysan
endimanché*

page 8
AU THÉÂTRE : Zéglobo Zéraphim,
Le couple de la somnolence et de la vivacité
Étienne Orsini, *Si j'écrivais des comptines*

page 9
À TRAVERS LA LUCARNE : *Art mail
chez Armel*

page 10
DEVINETTE : Sylvie Héroul, *Les rêveries
du promeneur solitaire*

page 11
AGENDA
Constance Chlore, *L'édifice commence
à la source*

page 12
Véra Samarkand, *My Obama Night,
ou "I'm a lonesome congirl"*
À LA LIBRAIRIE

FRÈRES, SŒURS, AMIS, CAMARADES !

Cette nuit, les ténèbres du passé me sont réapparues en songe et j'ai rêvé d'une aube nouvelle.

Souvenez-vous !

– Autrefois, quand les femmes étaient seules à porter les enfants, on avortait souvent les fœtus féminins dès les premières semaines de gestation ! Et pourquoi ? Parce que la tradition voulait que ce soit le fils qui allume le bûcher du père. Sinon, selon les croyances de l'époque, il risquait de se réincarner en limace ou en moustique. Chacun d'entre nous a déjà écrasé une limace ou un moustique. Aujourd'hui, nous n'avons plus peur qu'il s'agisse de notre propre père ! Les femmes sont libérées de cette malédiction. NOUS SOMMES LIBÉRÉS !

– Autrefois, il était interdit d'élever des colombes ! Et pourquoi ? Parce que si la colombe s'échappait de sa cage, elle risquait de se poser sur le toit de la maison. Et si l'homme montait sur le toit de la maison pour attraper la colombe, il risquait de voir dans le jardin de son voisin. Et s'il voyait dans le jardin de son voisin, il risquait de voir la femme de son voisin sans voiles et d'être tenté par la concupiscence. Aujourd'hui, la femme n'a plus de voiles et nous mangeons les colombes avec des petits pois. Les femmes sont libérées de cette malédiction. NOUS SOMMES LIBÉRÉS !

– Autrefois, quand les femmes travaillaient, leur salaire, à travail égal, était inférieur au salaire masculin ! Et pourquoi ? Parce qu'elles portaient les enfants et que la maternité était considérée comme une entrave à l'efficacité de l'activité. Aujourd'hui, une femme qui travaille reçoit exactement autant qu'un homme. Les femmes sont libérées de cette malédiction. NOUS SOMMES LIBÉRÉS !

Je pourrais énumérer sans fin les exemples de ce passé détestable mais je crois, frères, sœurs, amis, camarades, pères mutateurs et mères mutatrices, qu'il vaut mieux considérer le présent pour inventer l'avenir.

Discours du président Mulligan le jeune en 2117

par Yves REYNAUD

Aujourd'hui, les hommes et les femmes peuvent porter les enfants grâce aux progrès de la biologie. La parité des sexes a triomphé. C'est le règne de l'égalité.

Mais je vois, j'entends dire que certains hommes pleurent sur le passé ! Ils voudraient revenir aux anciennes coutumes. Ils voudraient laisser à nouveau aux seules femmes le poids de l'enfantement. Ils ne veulent pas être pères porteurs !

À ces néoréactionnaires passésistes, je dis : Si de nombreuses femmes se rangent du côté des amazones et contestent la légitimité même de l'identité masculine, VOUS EN PORTEZ LA RESPONSABILITÉ ! Si le nombre d'hommes châtrés par les commandos terroristes des amazones radicales augmente chaque printemps, VOUS EN PORTEZ LA RESPONSABILITÉ ! Si notre communauté est gangrenée par l'extrémisme féministe, VOUS EN PORTEZ LA RESPONSABILITÉ !

Alors permettez-moi de vous rappeler la géniale pensée de Mulligan l'ancien : « Quand on a de la merde dans la tête, on voit le monde à travers des yeux de merde ! » Eh bien, aujourd'hui, mes chers frères, c'est à vous qu'elle s'adresse ! À chacun d'entre vous, personnellement !

Voici en conséquence, avec l'accord du grand conseil, ce que nous proposons pour l'avenir. Désormais, le nombre d'hommes et de femmes portant un enfant devra être strictement égal. La communauté instituera donc un service obligatoire de pères porteurs. Ils seront désignés par tirage au sort à partir de la liste de tous les hommes valides âgés de 18 à 50 ans. Ne seront exemptés que les dirigeants, et les cadres indispensables dans leurs fonctions. Chaque fois qu'une femme

sera enceinte, un homme devra l'être également, et réciproquement.

Nous maintiendrons l'égalité, par la force s'il le faut. Elle sera le ciment de notre liberté et de notre fraternité !

Passons au vote.

Que ceux qui sont pour lèvent la main.

On coupera la main à ceux qui sont contre.

Qui est contre ?

Levez la main.

À BAS LES MAJUSCULES !
YLIPE

petit enfant j'aimais un mur
planté en terre depuis des siècles
bien droit
avec ses pierres
des galets gros comme les poings
apparents et luisants après chaque averse
les ronces l'eau le gel l'attaquaient
au cœur de ses fondements
le soleil l'a ridé de mille éclats

je suis ce mur auquel rien ne s'apparente

Jean-Michel PLATIER



« À la coquille joyeuse »

par Pierre MERLE

IL Y A LONGTEMPS que je me le suis promis : si un jour j'arrête les frais côté écriture, j'ouvre un bistrot ! Et si j'ouvre un bistrot, je l'appellerai, justement, en souvenir des jours où j'écrivais : « À la coquille joyeuse ». La coquille, vous savez, c'est cette faute typographique vicelarde et d'origine variable que personne, ni l'auteur ni le correcteur, ne décèle à la relecture des épreuves d'un article ou d'un bouquin, et qui, comme par hasard, vous crève littéralement les yeux autant qu'elle vous crucifie net quand vous parcourez votre œuvre achevée, imprimée, autrement dit quand il est trop tard. Une plaie, une malédiction, pour ainsi dire ! Et on a tous, nous autres les forçats du porte-plume, des histoires de coquilles. Comme les boxeurs, si l'on veut... de toute façon, c'est toujours des histoires de coup bas ! Bien sûr, on ne me l'a pas encore servi, à moi, le parangon de la coquille toutes catégories confondues, vous savez, ce sale coup qui consiste en une mystérieuse évaporation du *q* dans un article intitulé « Mes coquilles célèbres » (la chose a existé, ce n'est pas une blague !). Mais enfin, j'ai eu droit à quelques spécimens qui pourraient raisonnablement prétendre à figurer dans une anthologie du genre. Ainsi me souviens-je par exemple, et au hasard, de ce « projet reporté aux *calanques* (calendes) grecques », de ce « j'ai aussi aimé le *son* (soin) qu'on apportait aux ânes », de cet anodin mais enfantin « j'ai fait le *tout* (tour) complet », ou encore de ce délicieux « la petite chatte, en plus, s'appelait *Felline* (Féline) ». D'accord, le dernier cité est moins évident, mais enfin, les deux *l* insinuent indiscutablement, si j'ose dire, un doigt d'ambiguïté dans mon texte à moi,

où (j'ai les preuves) je n'en avais mis qu'un. Un copain journaliste, un gars – sans jeu de mots – de bonne composition, s'amusait beaucoup d'avoir découvert, dans un de ses articles, un saugrenu « le fait d'avoir la bouche de travers était peut-être dû à un accident *basculaire* ». Si je précise qu'il était de bonne composition, c'est surtout parce qu'en général ce sont les coquilles chez les autres qui amusent ! Bref ! Mais où est, dans l'affaire des coquilles, la conspiration ? Où se cachent les conjurés ? Où sont donc ces nouveaux Coquillards ?... Eh oui ! Dans l'immense majorité des cas, l'auteur, furibard, accusera le correcteur, au mieux, d'avoir fait son boulot par-dessus la jambe ou, au pire, de lui avoir sciemment saboté son texte. De son côté, le correcteur se rebiffera inmanquablement en faisant valoir que, après ce qu'il a lui-même élagué dans le texte original, il faut vraiment que l'auteur soit de très mauvaise foi pour lui chercher noise sur deux ou trois bricoles résiduelles. Tout juste s'il ne faudrait pas le remercier d'avoir laissé, au bout du compte, aussi peu de *sonneries* (ce dernier mot comporte bien une coquille). Tiens, allez ! je m'y engage (presque) : si je trouve la moindre coquille – involontaire, s'entend – dans le présent papier de *La Gazette*, je rebouche l'encrier, j'avale mon porte-plume et je lance une souscription pour ouvrir un rade à côté de la Lucarne ! Et bienvenue « À la Coquille joyeuse » ! Évidemment, avec mon pot habituel, je suis à peu près certain que je trouverai le moyen de tomber sur le seul peintre en lettres de Paris qui n'aura que faire du *q*. Et l'oubliera en route. Une malédiction, vous dis-je !



Si j'écrivais...

par Étienne ORSINI

une biographie

SI J'ÉCRIVAIS une biographie, peu importe laquelle, je me refuserais à adopter ce schéma déprimant qui veut qu'une chute brutale succède à l'ascension du personnage. Ce dessin en chapeau de clown ou en toboggan m'a toujours tenu loin des biographies car il possède quelque chose de profondément néfaste, d'amoral, voire d'abject pour les lecteurs. Il encourage à l'apathie et procède tout comme si la véritable ascension ne commençait pas avec la mort. Moi, je placerais mon héros en haut du toboggan, au sommet de sa gloire. De là-haut, encore tout essoufflé de ses efforts, il pourrait, en pivotant sur lui-même, contempler et sa grandeur et son déclin. Avec une lucidité sans pareille, il se verrait mourir, dix, vingt, trente ans plus tard, de retour du Harare ou en exil à Sainte-Hélène, ou tuberculeux dans un sanatorium, ou foudroyé pendant une projection de cinéma. Et, pour faire contrepoint à l'image obsédante de son passage de vie à trépas, il s'en irait chercher dans sa propre histoire quelques succès, bonheur ou efforts. Ainsi la grande nuit serait-elle étayée un instant dérisoire par quelques puissants madriers.

Sur mon chemin, j'ai rencontré...

par Claude DUNETON

J'É NE SAIS PAS VOUS, mais moi je ne cesse de faire de nouvelles connaissances... Deci, delà, surgit un personnage nouveau dans le champ de mes relations – un champ que je cultive, que je ne laisse jamais en jachère ! J'ai à peine le temps de fréquenter le nouveau ou la nouvelle pendant quelques heures qu'ils sont déjà ressortis du cercle, bien souvent. « On se revoit bientôt ? » – Cause toujours ! La vie va vite, elle me ride le front aussi bien que la surface. On ne se reverra sans doute pas... Nous sommes comme des marins, on se croise ; cela fait une myriade de brèves escales dans des petits ports dont nous ne reverrons jamais les quais.

En tout cas j'ai rencontré un poète – un vivant, je veux dire, outre mon vieux Paul Granier des victoires, disparu il y a quatre-vingt-onze ans. Ce poète que j'ai vu de mes yeux s'appelle Ludovic Janvier – il est connu ! Et ce n'est pas un pseudonyme, un truc pour faire froid au cortex : « Janvier ton sort... » et tout, il me l'a certifié. J'ai fait sa connaissance un soir dans un banquet – mais pas n'importe quel banquet, foutre ! Il faut que je vous raconte : un banquet de Jacques Bonnaffé. Vous connaissez, naturellement, Bonnaffé, acteur et brillant conteur d'histoires ch'ti... À présent il organise des sortes de spectacles parfaitement débridés qui prennent appui sur un vaste festin donné à plusieurs centaines de personnes à la fois, dans des salles de tout acabit, grandes, accueillantes, où pendant deux ou trois heures il balance des textes de haute tenue, qu'il lit pendant que ses invités mangent ! Cela tient du réfectoire de monastère et du repas de noce à l'ancienne – du carnaval aussi, même si côté philosophie on peut avoir une pensée pour Socrate. Cela ne ressemble à rien de connu, une pure invention de l'homme à la voix qui pleure et rit en même temps...

C'est Brigitte de Malou qui invente la cuisine, en artiste bien entendu ; elle

créé des plats qui mijotent tout un jour sur un fourneau de louage, puis elle les sert, le soir, aidée par des soubrettes improvisées comme le spectacle. Oui, le spectacle que donne Jacques Bonnaffé. Il bondit au gré de l'humeur d'un coin du lieu à un autre, saute sur une chaise, sur un bout de table, pour débiter des textes généralement insolites, des poèmes et des proses, de sa voix de Stentor, soutenue tout de même par la déesse Sono qu'il effleure de ses lèvres... C'est assez hallucinant ! Des heures, ça dure. Il chante, il improvise, il glisse des histoires imprévues, il s'amuse, on se croirait dans un conte de Rabelais.

Bref, c'est un banquet qui se tenait dans une sorte de gîte à quelques lieues – ou kilomètres si vous n'aimez pas les lieues – de Châlon-en-Champagne un soir de septembre, organisé par la Comète, la scène nationale dirigée avec une intensité espiègle par Philippe Bachmann, lequel s'amuse à divertir les populations de cette mousseuse région. Et donc, ce soir-là que j'ai dit, l'invité d'honneur du banquet, celui autour duquel tournait la soirée, était un poète : Ludovic Janvier. Mais je ne le savais pas tout d'abord ; en arrivant, j'entendis Jacques hurler un poème dont le refrain était :

Ce n'est pas Mozart que je regrette,
C'est les bœufs...

Sa voix possède une force de conviction peu ordinaire, et ces bœufs m'aiguillonnèrent tout de suite l'attention. Un poème étrange, qui parlait des attelages avec une précision telle que je fus tout de suite sous le joug... Je me disais : « Ce n'est pas n'importe qui le type qui a écrit ça ! » Je m'imaginai le gars un peu mûr, pas trop vieux, mais il fallait l'avoir connu, ce petit bruit sec des courroies de

cuir sur le bois des jougs ! Ce grincement si distinctif... Jacques Bonnaffé sort des trucs tellement incroyables ! Je ne me doutais pas que l'auteur était parmi nous, assis à une table.

Un peu plus tard dans le banquet où roulaient des textes assez érotiques, crus, mais d'une vigueur voilée par l'originalité de la langue, Ludovic Janvier vint s'asseoir à côté de nous. C'est à ce moment-là que j'ai appris que tout ce que nous entendions – des nouvelles surtout, bien surprenantes – était de lui. Il m'a dit qu'il s'appelait vraiment Janvier, et vraiment Ludovic – en fait c'est un écrivain connu, et reconnu, publié chez Gallimard. Il n'y a que moi pour ne pas le savoir, toujours à la traîne... Mais pardi, je n'aurais pas l'idée d'aller chercher des découvertes chez Gallimard, comme quoi il faut se méfier des préjugés.

Nous avons bavardé, entre deux coups de fourchette. Il est sympathique et, ce qui est surprenant, Parisien de souche... Je ne me souviens plus de ce que nous avons dit – il y avait du vin aussi, au banquet, et la fatigue du jour. Mais j'ai trouvé que nous avions du fond en commun, et je me suis promis d'aller voir ses bouquins, de lire au moins un livre – le temps qui court ne permet pas de se promettre tout un rayon de bibliothèque, n'est-ce pas, et cet homme a beaucoup écrit sans doute.

Évidemment je lui ai parlé de la Lucarne, la librairie si sympathique où il se passe tant de choses. De la *Gazette* aussi, au cas où il voudrait bien nous confier un poème en passant... Ou, même, nous pourrions envisager une soirée entière autour de lui, à dire ses poésies, à la chandelle s'il le désire. Mais sans festin, bien sûr. Nous n'avons pas les moyens – ni la place du reste – d'installer la

tambouille. Je lui ai donné l'adresse, je ne sais pas ce qu'il en a fait... Les gens sont mystérieux. Surtout les poètes. Enfin, si je le rencontre de nouveau, je saurai qui il est. Je me souviendrai : « Ah ! Ludovic ! Mais oui... » Nous dirons des gentillesses sur Bonnaffé, sur Brigitte, et nous aurons une pensée émue pour le charme de la Champagne la nuit.

Ludovic Janvier n'est pas devenu un ami instantané – d'ailleurs il n'est pas en poudre – mais c'est une relation de plus... Il est entré dans mon champ.

La pluie rince nos ombres.
YLIPE



APPEL

Chers amis et
brèves connaissances,

Si cela vous amuse, nous allons créer une nouvelle rubrique, *Sur mon chemin, j'ai rencontré...*, qui dira les rencontres de chacun : la fille du coupeur de paille, ou le fils du coupeur de cheveux en quatre, peu importe. Chacun raconte. Ça peut être dans le bus, dans un bois, sur un toit, en une circonstance banale ou exceptionnelle, des aventures minute comme les clefs, ou le début d'une grande amitié insoluble dans l'alcool. Ce qu'il vous fait plaisir de raconter – on pourrait appeler ça auto-friction, le genre... Ça marche ?

Alors envoyez-nous vos récits, qu'on rêve tous. Entre un et cinq feuillets – on fera une exception pour Proust, bien sûr.

Cl. D.

Portraits sons – récits dialogués

par Dominique HENNEGRAVE *

PORTRAIT 3

– Alors elle me fait « Tu imagines ça ? lui, précisément... » et moi je lui dis, gênée tu parles, « Ben non je vois pas bien... »

– Eh bien moi, il me dit « Ça va pas durer tu sais Louloute, te fais pas de souci. » Tu parles que je m'en fais du souci ! mais il rêve ou quoi, et comment je continue, moi ?

– Ah ouais...

– Alors, je lui dis, « Durer ou pas moi, c'est niet. »

– Ben oui t'as carrément raison, parce que sinon c'est trop facile, alors ils se croient tout permis, et nous, on est comme des andouilles, non je te jure !

– Et puis, il me fait aussi « Le crédit cuisine, on l'a pas signé. »

– Non !? arrête...

– Alors là, j'ai pétié un câble et même une durite et même tout le système de refroidissement parce que je veux bien être cool, mais là c'est bon quoi, tu vois.

– Tu m'étonnes...

PORTRAIT 4

– De sourds.

– Comment ?

– C'est ce que je disais.

PORTRAIT 5

– Arrête.

– Quoi ?

– Arrête...

– Mais quoi ?

– Arrête ! c'est insupportable !

– Quoi à la fin ?

– Tu grinces.

PORTRAIT 6

– Ce n'est pas d'actualité.

– Alors nous sommes hors contexte ?

– En tout état de cause.

– À vrai dire il semblerait que, pour être tout à fait sincère, ce ne soit guère possible, encore que...

– Il faut se rendre à l'évidence.

– Encore une fois, moi je dis, à tort ou à raison, que de mon point de vue, en termes de conduite économique, et compte tenu de toutes les données politiques dont nous disposons, on peut raisonnablement penser que nous n'étions pas en mesure de continuer sur cette voie-là.

PORTRAIT 7

– Avant c'était comment ?

– Avant quoi ?

– Avant l'avant.

– Avant celui-là ou avant l'autre ?

– ... ?

– Avant avant lequel ?

– Avant la dernière fois.

– Avant cet avant-là, c'était déjà trop tard.

– Avant, non, juste après cet avant mais pas avant.

– Je crains que tu ne te trompes, c'était bien avant cet avant-là.

– Lequel ?

– Celui d'avant.

– Avant juste cet avant de la fois qui était la fois de l'avant après lequel c'était trop tard ?

– Celui-là précisément.

– Alors c'était comment ?

– Trop tard.

* A publié *Portraits lieux - récits cruels et Portraits mots - récits concis* (Sens & Tonka éditeurs, 2005).

Une leçon de journalisme

par Bruno TESTA

RENDEZ-VOUS ce matin au siège du magazine *Fantasme*, à la Défense. L'horizon bien dégagé sur des tours et des tours, et une toile sombre en guise de soleil. Onzième étage. Bien vu pour un boulot de cul. Tout de suite dans le sujet, l'érection, et puis la défense à franchir. Pour l'heure, c'est la fille de la réception qui fait office de dragon pour accueillir ce pervers matinal à la recherche d'un emploi de journaliste. Froide, méprisante, un rien suspicieuse. Tout juste si elle consent à m'indiquer le bureau du rédacteur en chef, Monsieur Priapine, d'une moue des lèvres qu'elle ne veut surtout pas ouvrir.

Je prends l'ascenseur qui s'arrête au dixième. Apparemment, le bureau est confidentiel. Il manquerait plus que le public qui vient pour d'autres affaires tombe inopinément sur le laboratoire à fantasmes !

Je me cogne donc à pied l'étage fatidique, me perds dans un couloir vide, avant de trouver la bonne porte. La salle est déserte. Personne, sinon Priapine. Pensif, à l'heure du bon à tirer. Il a les épreuves étalées devant lui. Un jour gris, ordinaire, fatigué. Il cligne de l'œil devant ces chattes baveuses, ces bites au garde à vous. On le sent indécis. Que choisir ?

Son regard se fait soupçonneux quand il m'aperçoit. Serais-je un barbouze payé par le concurrent pour lui piquer ses idées ? C'est que le marché est juteux, les coups bas, certains prêts à tout. Sa main gauche se crispe légèrement sur le bureau, tandis que sa main droite farfouille dessous. Doit avoir une culotte lacrymogène planquée dans un tiroir, un godemichet américain, un colt gonflable.

Je me présente pour désamorcer la crise : « Renato, journaliste. »

Ah oui, il se souvient ! Le rendez-vous au téléphone ! Il se reprend, me jauge. « Alors, comme ça, prêt à tenter l'aventure ? Un journalisme un peu particulier, certes. Mais enfin, du journalisme quand même ! Qui ne vous apportera pas le prix Albert Londres, jeune

homme, mais de quoi croûter ! N'est-ce pas l'essentiel ? »

Il esquisse un rictus, tord la bouche en cul-de-poule. Je le sens mal à l'aise, malgré ses mots qui se veulent enjoués. Dans son costume-cravate, on dirait un banquier surpris au bordel. Ou alors un prêtre défroqué à la hâte qui se serait coincé la bite dans la fermeture éclair.

Et si c'était les cons,
la race supérieure ?

YLIPE

Il baisse la tête sur les photos, me regarde à nouveau. Refatigué. Il lui faut plonger dans ses réserves, retrouver de son enthousiasme lubrique pour me communiquer sa foi. Il me fait signe de m'asseoir, me jette les épreuves sous le nez. Alors qu'est-ce que j'en pense là, tout de suite, sans tabou ?

– Quoi, la bite, la chatte ?

– Oui !

– Esthétique la vulve ! Poétique la queue !

– Ouais, ouais... Mais encore...

Il veut en savoir plus. Sur moi, mes fantasmes. Ma libido libidineuse. Aimerais que je me confesse. Con Fesse évidemment. Ah ! Ah ! Et puis non, il ne risquera pas le jeu de mots. Pas tout de suite. Il furète dans la corbeille du courrier des lecteurs. Prend, repose, tâtonne. Ah, en voilà une ! Il me regarde, plus sûr de lui. Les lunettes franches et loyales. Il veut tester ma finesse. Me voir à l'œuvre. Si je décrypte bien les chaussetrappes du lecteur pervers. Car ce sera ma mission, de mettre en page ces missives, de les réécrire au besoin.

Il me demande de lire. Je lis donc. J'ânonne mentalement pour ne rien

rater de l'important. Le sujet ? Une jeune fille de 17 ans aimerait que son fiancé la sodomise et lui fasse un lavement au préalable. Question : comment présenter la chose sans passer pour une dévergondée ?

– Alors, vous avez lu ? il me demande d'un air gourmand.

– Eh oui, on n'est pas sérieux quand on a 17 ans !

– Mais non, c'est pas ça.

Il me reluque d'un air supérieur. Se racle la gorge, hum hum, pour me mettre sur la voie.

– La signature...

– La signature ?

– Sylvie, ça ne vous dit rien ?

– Nerval, peut-être...

– Mais non, Sylvie, 17 ans !

– Non, pas de souvenir...

– Mais plus personne ne s'appelle Sylvie aujourd'hui, surtout pas à 17 ans. Elle n'a donc pas 17 ans, plutôt 50. Et puis elle ne s'appelle pas Sylvie. Suffit de regarder l'écriture.

– AAAAH...

Il se reprend. M'explique. Il la connaît bien, la psychologie du nœud et de la touffe, depuis le temps. Et la graphie, hein, la graphie ? Il se penche sur mon épaule. Cette écriture érigée, ça ne me met pas sur la voie ?

– Non...

Eh bien, il peut me dire, à coup sûr, que ce n'est pas une écriture de femme. Mais d'homme. Est-ce que je comprends ?

Je commence à entrevoir ce qu'il me demande. Deviner la tapette sous la nymphette, Jeannot sous Juliette. Recycler illico. Rendre encore plus nymphette la tapette, histoire que le lecteur mâle puisse continuer de rêver en se branlant.

Priapine se renverse dans son fauteuil. Les mains derrière la nuque,

satisfait. Il est content de m'avoir montré sa science des prénoms, des époques, la psychologie tordue de l'être créé. De m'avoir en quelque sorte donné une vraie leçon de journalisme. Et puisque nous en sommes aux confidences, il veut en savoir plus sur moi. Si je suis bien érotomane, car forcément, dans ce métier, dès le matin à contempler des culs, il faut l'être.

Je me gratte la tête. Qu'est ce qu'il veut que je fasse ? Que j'encule qui, pour montrer mon ardeur à vouloir travailler ? Heureusement, il n'en demande pas tant. Simplement que je montre mes capacités inventives, que je lui relate vite fait un fantasme sur le gaz.

Un fantasme ? Là, maintenant ! Difficile de se concentrer avec le regard inquisiteur de Priapine porté sur moi. L'hôtesse d'accueil peut-être...

Certains derrières ne servent qu'à s'asseoir.

YLIPE

Me voyant réfléchir, Priapine a soudain une idée. Il préfère finalement m'imposer la rédaction. Certainement son côté professeur rentré. Il se redresse, turgescence, se rengorge. Sujet : imaginez que vous êtes une jeune fille de 17 ans et que vous demandiez des conseils sur la sodomie à votre magazine. Qu'écririez-vous ?

Allons, il va pas recommencer avec sa Sylvie qui ne s'appelle pas Sylvie. Ne serait-ce pas lui qui a écrit la lettre lue tout à l'heure ? Cela expliquerait qu'il analyse si bien l'écriture.

Mais bon, l'heure est à la crise, pas à la fine bouche. J'accepte le sujet, à rendre pour demain.

L'homme ne peut pas se lécher partout, ça le rend mélancolique.

YLIPE

L'écriture de paysan endimanché

par Paul DESALMAND

DANS LES DICTÉES de certificat d'études d'autrefois, le fin du fin était le mot bien choisi, si possible un peu rare. Quand Marcel Arland dit d'un plancher qu'il décline, c'est tout de même autre chose que d'évoquer, d'une façon atrocement banale, un plancher simplement en pente. On envoyait des missives et non des lettres. On préférerait regagner ses pénates plutôt que de, prosaïquement, rentrer chez soi.

Ce que j'aime appeler « l'écriture de paysan endimanché » abonde dans les manuscrits qu'affrontent les comités de lecture, mais elle se rencontre aussi chez des auteurs publiés. À titre d'exemple, les phrases qui suivent, toutes tirées d'un roman publié cette année. On me pardonnera de ne pas faire passer le nom de l'auteur à la postérité.

Pour parler d'un chauffeur qui les insulte, lui et son amante : « Le chauffeur nous agonit d'épithètes relevées. » Ailleurs, comme on se moque d'eux :

« Un tapis rouge de lazzi défilait sous nos pas. » Phrase que j'avoue ne pas comprendre parce que je vois mal un tapis défiler ou se défiler. Au restaurant : « La serveuse ne laisse jamais nos verres en déshérence. » La grande classe. Il faudrait vraiment être un plouc pour parler de verres vides. À la suite d'une fête qui vient de se terminer : « Nous en subissions toutefois les inévitables remugles. Nous ne pouvions croiser des quidams sans déceler dans leur face les rictus annonciateurs de la joie programmée. » Messieurs, chapeau bas ! Encore une, à propos de l'amante, si ma mémoire est bonne, et ce sera tout : « Qu'elle fulmine ou sombre dans la mutité, il ne me semblait pas que j'en fusse la cible. »

On disait de Jules Renard qu'à force de rechercher la simplicité il finirait par écrire : « La poule pond. » Je préfère pourtant son esthétique fondée sur l'idée toute simple, exprimée par Jourde quelque part, que tout ce qui fait littéraire est de la mauvaise littérature.



poissons de
Jean-Jacques
GRAND

Le couple de la somnolence et de la vivacité

par Zéglobo ZÉRAPHIM



Un jour, il y aura
des cimetières pour
non-fumeurs.

YLIPE

La Jeune Fille de Cranach
de Jean-Paul Wenzel
mise en scène de l'auteur
du 9 au 20 décembre 2008
20 h 30 (sauf les dimanches)
à la Maison des Métallos
94, rue J.-P. Timbaud
Paris XIX^e
réservations 01 47 00 25 20

CONTRAIREMENT à ce que l'on pourrait croire, Claude Duneton n'est pas un écrivain qui « double » en jouant à l'acteur, mais un acteur à qui on n'a cessé de redemander un rôle qu'il connaît bien, celui de chroniqueur des mots.

Le personnage écrit pour lui par Jean-Paul Wenzel – qui le considère comme son mentor – lui va comme un gant. Un vieillard somnole devant une muraille de livres dans une grande maison en bordure de l'eau. Plus qu'une maison, c'est une véritable caverne au cœur de laquelle trône un immense coffre plein de robes anciennes en brocard et en satin qui donnent lieu à un jeu malicieux d'habillage et de déshabillage, symbolisant à merveille les rôles que l'on endosse et que l'on quitte aussi facilement qu'un costume de scène.

Un orage dehors se déchaîne, amenant à sa porte une jeune fille totalement nue (la tempête l'empêche de retrouver ses vêtements) qui, gracile et pudique, entame avec lui une sorte de dialogue de sourds.

Des décors projetés de Cueco contribuent à l'aspect onirique de la pièce. Un bûcheron robuste (Gabriel Dufay) évoluant comme un éléphant dans un magasin de porcelaine joue si bien le rôle de la grossièreté qu'on est tout surpris de sa métamorphose en page Renaissance à la fin du récit. Grand moment, la danse entre le vieil homme et la jeune fille, entre rêve et réalité, entre vieux mythes et fraîcheur de vivre.

Des projections de reproductions de Cranach, dans le hall de la Maison des Métallos, rappellent qu'il fut par excellence le peintre de ce couple étrange : vieillesse et extrême jeunesse, grâce et cruauté.

Le rôle-titre de cette pièce, écrite en résidence au Château de Plessis-les-Tours, où mourut Louis XI, est interprété avec sobriété et justesse par Lou Wenzel, la fille de l'auteur.

Si j'écrivais...

par Étienne ORSINI

des comptines

SI J'ÉCRIVAIS des comptines, pour Martin, pour Martine, je raconterais tout content l'histoire de Tout-en-Comptines, reine d'antan dont tant d'historiens ne savent plus rien :

ToutanKhamon
Fut un fameux pharaon
Mais aussi, ce que l'on sait moins,
Un fanfaron pharamineux
Qui dansait la manfarine
Et faisait fuir les témoins
En leur lançant de la farine
Dans les oreilles, dans les narines,
Un féroce farceur
Aux dires de sa sœur,
Ma folâtre tantine

Tout-en-Comptines

Puis je dirais deux mots de la planète aux plantes et des sacrées peurs qui m'y hantent :

Une citrouille
Et j'ai la trouille

Un potiron
Me rend poltron

Assez de cucurbi
De cucurbitacées

Tous ces visages oranges
Vraiment ça me dérange

Quand arrive Halloween
Je n'y peux rien : je couine

Et trois de l'ami N'importe quoi :

N'importe quoi
Ce n'est pas rien
Mais le prénom d'un chef indien
D'un grand sachem iroquois
Avec des plumes et un carquois
Une pipe et un tomahawk
Sur l'autre rive du Potomac
On dit aussi N'importe na wac

Je parlerais du temps, des deux temps trois mouvements :

Je pleuvrai
Oui c'est vrai
Tu neigeras
On verra
Nous ferons jour
Mes amours
Mais au fait
Quelle heure êtes-vous ?

Et je partirais en voyage :

À la gare de Coutances
Ton train est en pantance

Marche, marche,
Tu iras à Luzarches

Cours, cours,
Tu iras à Cherbourg

Au galop, au galop
Voici déjà Saint-Lo

Mais tu dances et tu dances
Et tu restes à Coutances



Bernard Larbouillat, *Montmartre*

Poégraphe, BERNARD LARBOUILLAT voyage dans les matières plastiques avec ses mots-valises qu'il pose parfois pour s'exposer. Il souhaite pour le moment un art figuratif total dont le dessin serait d'intégrer le dessin ainsi que les lettres, l'être, les Lettres, etc.



La peinture est, pour JEAN-JACQUES GRAND, « un langage plus direct que la parole ou l'écriture, le moyen de transmettre une émotion presque dans l'instant. C'est un équilibre immédiat et précaire. »



À partir de souvenirs de son enfance en Algérie, ANNIE-CHRISTINE BLANLOEIL recompose un univers où les images du passé ressurgissent. Ces éventails évoquent les éoliennes que son père construisait en Afrique.

Expo-vente de cartes-enveloppes tirées à part, reproductions limitées, œuvres originales, vernissage le 2 décembre, à partir de 17 h animation samedis 6 et 13.

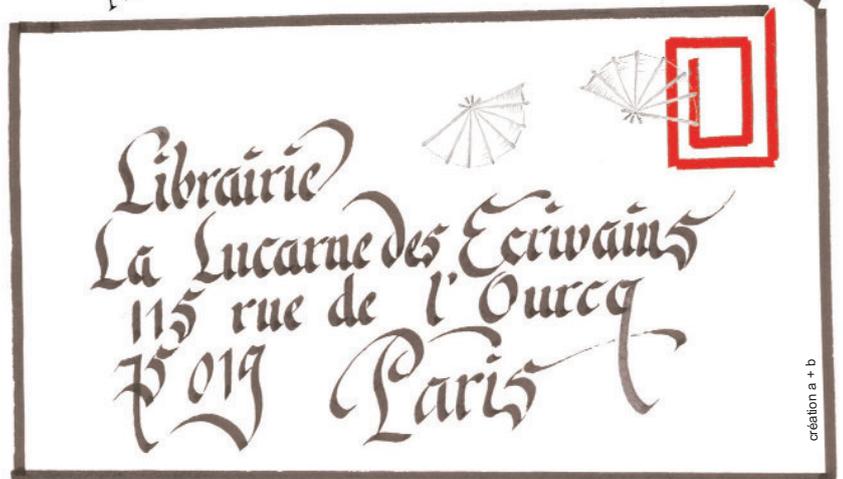
À TRAVERS LA LUCARNE

ANNIE-CHRISTINE BLANLOEIL
JEAN-JACQUES GRAND
BERNARD LARBOUILLAT
1^{er} au 14 déc.



Art mail chez Armel

Annie-Christine Blanloeil
Jean-Jacques Grand
Bernard Larbouillat



création a + b

ABONNEZ-VOUS POUR 80 EUROS PAR AN

Recevez sur 12 mois
12 planches de dessins *originaux*
de JEAN-JACQUES GRAND
sur des thèmes improvisés.

Chaque dessin vous sera envoyé
en fin de mois sous forme d'art postal,
format 32 cm x 50 cm, plié en 4.

Veuillez confirmer votre abonnement par accord sur e-mail jean-jacques.grand@wanadoo.fr



Déjà parus :
janvier, chevaux
février, Degas
mars, alphabet
avril, poissons
mai, abstrait
juin, musique
juillet, drapeau
août, crabes
septembre, insectes
octobre, végétaux.

EN CE JOUR de novembre quatre-vingt-treize, si froid, si noyé, Jean-Christophe, lové au plus profond de son vieux fauteuil au velours grenat, les pieds dans l'âtre où fumaille une bûche moribonde, achève la lecture du *Désert des Tartares*. Le texte de Buzzati ne suffit pas à expliquer le malaise qui l'habite. Malgré le mauvais temps et le vent en rafales – vent d'est, vent d'ouest, impossible de dire – il lui faut faire quelques pas au jardin, histoire de secouer l'accablement qui pèse sur ses épaules plus que ne feraient cent ans de solitude. Allez, s'ordonne-t-il, lève-toi et marche !

Dûment botté et chapeauté, il lutte contre l'étourdissement en arpentant les allées. Ses yeux s'attardent sur le fauve et l'or chiffonné des chrysanthèmes. En même temps, il cherche à se rappeler le nom de la rose nouvelle plantée parmi les roses de septembre. La délicatesse de la couleur, le parfum qu'elle a révélé l'obligent à convenir que, bien qu'il ne fût pas le sien, le choix de Sophie fut inspiré. Mais, fragile, la rose a mal résisté au précoce automne. Les saisons ne sont plus les mêmes, décidément.

Longtemps, images et impressions en vrac fusent : rose, pivoine et chrysanthème ; tendre été et automne glacé ; brûlure du feu et froid mouillé... sans que la sensation d'avoir des bleus à l'âme se dissipe. Comme pour creuser son malaise, les cloches de la cathédrale résonnent, désolées, monotones, obstinées, escortant de leur écho lugubre un enterrement.

Les rêveries du promeneur solitaire

Il fronce le sourcil ; tout de même, il devrait le savoir, pour qui sonne le glas. Peut-être est-ce la presque centenaire Madame de... – vivre dans les beaux quartiers, ça conserve – qui a rendu le dernier souffle ; à moins que ce ne soit le cœur de Martin, Martin Eden, l'estropié, qui ait lâché.

C'est à la crampe de son propre cœur qu'il sait combien ce ne sont là que morts imaginaires. Il connaît fort bien qui l'on enterre, mais il le refuse. Il devrait être sur la place, à cette heure, et pleurer avec les autres la disparition d'une jeune fille, la douce Nadja, morte à dix-sept ans, sous le tropique du cancer. Jane lui a annoncé vendredi soir la mort imminente mais le problème avec Jane, c'est que, sous prétexte de lui faire la conversation, elle jacasse sans cesse, de sorte que, très vite, il n'écoute plus que d'une oreille, et encore.

Au diable Jane, l'idée fixe, c'est Nadja. Le voilà parti dans ses rares souvenirs – pas si anciens pourtant –, à la recherche du temps perdu. Il fréquentait son frère, un ami d'autrefois, un ami de toujours ; enfants, on les appelait les inséparables. Elle, il la connaissait peu. La première fois qu'il l'avait rencontrée, elle avait quinze ans ; déjà, elle était la présence pure. D'emblée, il lui avait voué une adoration absolue, lui qui avait pourtant, disait-on, la tête sur les épaules !

Elle rayonnait, avait l'art de la joie, et le mal foudroyant ne l'avait pas changée. Dans ses pensées se-

crètes, elle serait le prochain amour de sa vie. Et, malgré l'ignorance où il était de ses sentiments à elle, il attendait, patient, les années nécessaires à la métamorphose. Après la jeune fille en silence, une femme naissait, qu'il voulait faire sienne. Et voilà que, quand il avait cru voir l'amour en face, l'empreinte de l'ange, seule, subsistait.

Décidément, il ne peut se résoudre aux adieux et, sur son théâtre intime, il continue de fantasmer une vie selon son rêve. Ignorer la maladie de la mort... Je suis né pour faire l'éducation sentimentale de Nadja, gémit-il ; nous étions destinés à devenir amants. Plus de double vie ; pour elle il se savait prêt à renoncer à tout. Et voilà qu'au lieu d'un si bel avenir, il n'y a plus que... le grand jamais. Le temps d'un soupir et, déjà, le rêve sombre.

Tout compte fait, je m'en vais, puisque rien ne dure. Mais où partir ? Chercher le repos trois jours chez ma mère ou, plutôt, aller droit devant soi ; dépasser le château, longer le fleuve, marcher, encore marcher, jusqu'à la mort du petit cheval, lâche-t-il dans un fol hennissement, bondissant sur la route.

* Patience ! Le nombre et la liste des titres et de leurs auteurs seront publiés dans le prochain numéro de décembre.

Observez bien une mouche,
vous comprendrez vite
pourquoi
elles n'ont rien inventé.

YLIPE

Soutenez l'édition et la librairie indépendantes

Adhérez à notre association La Lucarne des Écrivains

Pour tout renseignement
s'adresser à Jacques Cassabois
28, avenue des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromontville
jacques.cassabois@orange.fr

conditions d'adhésion
membre fondateur...1000 €
membre bienfaiteur...500 €
membre adhérent.....100 €

Pour adhérer,
pensez à indiquer
vos coordonnées :
adresse postale,
courriel et tél.

Si vous aimez le théâtre et que vous manquez d'argent, intéressez-vous à ce que fait le Théâtre du Nord-Ouest. Avec un « passeport » coûtant 95 €, vous pouvez voir les 34 pièces de Molière. Tout particulièrement de merveilleuses *Précieuses ridicules*.



Tous les mercredis, entre 12 h 30 et 13 h 30, la Maison des écrivains et de la littérature organise au Petit Palais une rencontre entre un écrivain et un critique. Ça mérite le déplacement.

Paul DESALMAND



Courez donc au Théâtre du Marais voir *Grisélidis*, un spectacle d'après les lettres de cette prostituée suisse et littéraire, écrites à J.-L. Hennig, un ami journaliste. C'est magnifiquement interprété par Annie PAPIN (accompagnée au piano par Gabriel Levasseur ou Manuel Anoyvega, dans une mise en scène de Régine Achille-Fould).

Jusqu'au 6 décembre à 21 h (du mer. au sam.) au Théâtre du Marais, 37 rue Volta, Paris III^e, tél. 01 45 41 06 74.

Claude DUNETON

AGENDA

Parutions

- Aux éditions du Rocher : *Céline au Danemark*, de David Alliot et François Marchetti, préfacé par Claude DUNETON.
- Aux éditions Alternatives, coll. Grand Pollen : *Insectes & Compagnie* de Jean-Jacques GRAND et ÉRIC DE TUGNY.
- Chez Flammarion : le dernier roman d'Ysabelle LACAMP, *Le Jongleur de nuages*.
- Chez Hachette, en Livre de poche Jeunesse : *Casse-Noisette et le Roi des rats* de Jacques CASSABOIS, d'après Hoffmann.
- Chez Leduc : le livre de Paul DESALMAND, *Le Bonheur par les citations*, rebaptisé par l'éditeur S.O.S. *Citations*.
- En déc., *Rocambole* n° 43-44, été-automne 2008, de la revue de para-littérature dirigée par Daniel Compère, et portant sur Jules Lermina (avec, entre autres, une contribution de Jean-Paul COLIN : *Jules Lermina styliste : un audacieux conservateur* !).

Événements

- Jean-Jacques GRAND expose jusqu'au 20 nov. à Montélimar, au centre d'arts Espace Chabrilan, 127 rue Pierre Julien, tél. 04 75 52 10 84.
- Jean-Louis UGHETTO signale la présence de la Chambre d'échos au salon L'Autre Livre, Espace des Blancs Manteaux, 48 rue Vieille du Temple, Paris IV^e, du ven. 28 au dim. 30 nov.
- Lecture, par le comité anglais de la MAV et des amis comédiens, de la 2^e étape de traduction collective des *Cinq femmes de Maurice P.* de Matt Charman, le 28 nov. à 15 h au Vingtième Théâtre, 7 rue des Plâtrières, Paris XX^e.
- Le 1^{er} décembre à 20 h 30, *diman* organisé par l'Hippocampe Associé à l'atelier de lutherie, 136 rue des Pyrénées, Paris XX^e, intitulé « Élisabeth MOTSCH et les oiseaux », à propos de son livre *La Bécassine de Wilson*, en présence de l'auteur et de son invitée, Sylvie HÉROUT.
- Nouvelle série de représentations de *La Jeune Fille de Cranach* de J.-P. Wenzel, avec Gabriel Dufay, Claude DUNETON et Lou Wenzel, mise en sc. J.-P. Wenzel, scénographie de Henri CUECO, du 9 nov. au 20 déc. à la Maison des Métallos, 94 rue J.-P. Timbaud, Paris XI^e (métro Couronnes, Parmentier, bus 96).

La Lucarne des Écrivains
présente

FRANK PLASSCHAERT

L'art de la récupération

du 17 au 30 novembre
vernissage 19 nov. à partir de 17 h.



L'édifice commence à la source

L'édifice commence à la source
L'arbre de ton nom n'aura aucun descendant.
Dès le premier cri poussé
Durer
Une patience solide.
Lèvres acharnées à nommer
Le pollen des gestes
Ton nom éclate : la mort est la souche.
Lianes de tes mains
Et la pierre que tu soulèves
Les corps sont des dalles funéraires.
Vie hissée jusqu'au dernier souffle
Les hommes cherchent
Des empreintes jusque dans la poussière.
L'édifice commence à la source.

Constance CHLORE

My Obama Night ou “I’m a lonesome cowgirl”

par Véra SAMARKAND

MINUIT PASSÉ, je quitte une réunion au sommet du côté de la Place Clichy. Après avoir tenté le Harry’s Bar (maréc de jeunes avec des bières dans la rue, impossible d’apercevoir le début du coin d’une télé) et la Mairie du III^e (salle des mariages inaccessible ; dehors, écran vaguement géant où des rigolos piochent sur Internet ce qu’ils projettent – mais les vidéos rigolotes, je les ai déjà toutes vues), je me résous à rentrer dans le XX^e me faire une tisane et regarder ma copine Cath, envoyée spéciale de France 24 à Washington. Ça tombe bien, Cath, on la voit tout le temps et elle assure. À 4 h du matin, on était à peu près certain d’un lendemain qui chanterait. Je n’en ai donc pas voulu à Valérie de m’appeler pour me dire que finalement elle restait au chaud et que la virée jusqu’à l’aube, ce serait pour l’élection d’une femme *gay* au Koweït. Je décide alors de me faire une plâtrée de pâtes festive. Vers 5 h, il m’apparaît inacceptable de rester chez moi devant mon écran, même si on voit toujours beaucoup Cath. Bravant la pluie, je saute sur mon fidèle vélo. À la mairie du III^e, il n’y a plus personne. Alentour, les bars sont fermés, quelques jeunes traînent encore, mais comment savoir si leur hilarité provient bien d’un enthousiasme politique. Bon. Une décision radicale s’impose. Il paraît que c’est au Trocadéro que ça se passe, ça ne se passera pas sans moi. Je traverse un Paris désert et de plus en plus mouillé. Pour le côté festif, j’ai enlevé mon chapeau – je me dis que ça fait *Chantons sous la pluie*, mais je ne chante pas, j’économise mon souffle, le Troca, c’est loin. Arrivée sur

place (il est disons 6 h et « ça la vide », comme disait une vieille creusoise de ma connaissance), je ne trouve que des cars de CRS. Nuls joyeux américains sur la place et les bars sont très fermés. Qu’à cela ne tienne, la fête a sûrement lieu dans les jardins. Je contourne le Palais de Tokyo (l’occasion de m’apercevoir que le XVI^e, je connais moins bien que Brooklyn) et, dans les jardins du Trocadéro, oui, il y a la fête. Sous chapiteau et sur invitation. Bon. Je repars. Je me dis que je trouverai bien un bar, quelque chose, quelqu’un avec qui fêter les résultats. Au Sherwood’s, en face du Harry’s Bar, il y a encore des jeunes, seulement il me semble que je suis passée du stade bière au stade café. Je continue ma route. Les PMU se réveillent mollement, mais soit la tête de l’alcoolo de service ne me revient pas, soit il n’y a pas de croissant au comptoir. Finalement j’arrive vers chez moi, et il est temps : j’ai une méchante crampe au pied droit et je ne sens plus le gauche. J’ai comme l’impression d’avoir foiré ma nuit, mais quand même Barack est élu, on ne va pas se laisser abattre, donc je fais des tours dans le quartier, avant d’échouer (c’est le mot) dans un petit rade qui ne paie pas de mine. Le serveur est algérien. Un malien nous rejoint. Tous les trois, dignes représentants de la diversité culturelle française, on est bien contents de voir le William Leymergie bien content lui aussi. Je bois le meilleur café crème de ma vie et je rentre regarder sur YouTube tout ce que j’aurais pu voir en direct.

J’ai glané quelques images de NY : ça avait l’air sympa, les rues, là-bas...

À LA LIBRAIRIE

calendrier

Mar. 18 nov., Qu’est-ce que (n’est pas) la littérature ?, rencontre avec François BÉGAUDEAU, auteur et interprète d’*Entre les murs*, pour son *Antimanuel de littérature* (Bréal).

Jeu. 20 nov., L’art orthodoxe à Chypre : Yves BERGERET et son livre *L’image ou le monde : Sur les églises peintes dans la montagne de Chypre*.

Ven. 21 nov., spectacle théâtral, *Lettres de la religieuse portugaise*, interprété par Claire RUPPLI.

Mer. 26 nov., poésie sud-américaine avec le Chilien Luis MIZÓN pour *Voyages et retours* (Rhubarbe) et *Poèmes d’eau et de lumière* (Al Manar), en présence des éditeurs.

Jeu. 27 nov., Littérature ou réalité ? avec Élisabeth MOTSCH pour *La Bécassine de Wilson*, et Blandine JEANNEST pour *L’Abolition de la peine de cœur*, en présence de l’éd. Michel FOISSIER, accompagnement musical de B. RENAUDIN.

Sam. 29 et dim. 30 nov. toute la journée, 3^e Salon du livre d’artiste avec Claude BALLARÉ, les éditions Au crayon qui tue et Thieri FOULC.

Lun. 1^{er} déc., *Dieu, qu’ils étaient lourds !*, spectacle théâtral sur Céline, avec Marc-Henri LAMANDE.

Mer. 3 déc., Littérature américaine : découverte de l’œuvre de Stuart Dybek, avec son traducteur Philippe BIGET, pour *Les quais de Chicago* et *Histoire de la brume*.

Ven. 5 déc., soirée Alexipharmacie avec Jacques ASTRUC pour *Venin de rose* et ses autres textes.

Sam. 6 déc., spectacle de chansons, *Les p’tites matrones*, avec Audrey VALERY et Delphine LUCAS.

Jeu. 11 déc., Contes libertins du Maghreb avec la conteuse Nora ACEVAL et Alain GORIUS, éditeur.

Ven. 12 déc., lecture avec veillée et chants corses, autour de l’œuvre du philosophe J.-T. Desanti, avec Dominique DESANTI et Anne ORSINI.

Toutes les soirées sont à 19 h 30

expositions

Du 17 au 30 nov., « L’art de la récupération », œuvres d’art brut de Franck PLASSCHAERT. Vernissage mer. 19 nov. à partir de 17 h.

Du 1^{er} au 14 déc., Art mail avec Jean-Jacques GRAND, Bernard LARBOUILLAT et Annie-Christine BLANLOEIL. Vernissage mar. 2 déc. à 17 h.

BULLETTIN D’ABONNEMENT à retourner à :
Jacques Cassaboïs (La Lucarne des Écrivains) 28, av. des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromonville

nom..... prénom.....

adresse.....

ville..... code postal

adresse de messagerie..... tél.....

Je m’abonne pour un an à la *Gazette*, soit 25 €.

Je suis adhérent de l’association et m’acquies de ma cotisation annuelle, qui comprend l’abonnement à la *Gazette*, soit 30 €.

Ci-joint un chèque de..... libellé à l’ordre de La Lucarne des Écrivains.

La Gazette de la Lucarne

rédaction et administration
32 av. de Flandre, Paris 75019
maître de menus plaisirs : Arnel Louis
ancêtre délégué : Jordan Le Nolain
éminence grise : Georges Peltier
fée rédactionnelle : Gisèle Joly
lucarnedesecrivains@alicepro.fr